

L'homme qui avait décidé de partir

L'homme avait pris sa besace et son bâton. Il avait décidé de partir. Il en avait assez de retrouver chaque matin le même ciel, les mêmes arbres, les mêmes champs et aussi la même misère.

Il y avait certainement un ailleurs différent, où la vie lui procurerait plus de satisfaction.

C'était il y a longtemps, des années, des siècles même. Quand on interrogeait les plus vieux, ils restaient évasifs, pour eux rien n'avait changé, le petit village de Coye avec sa centaine de masures, sa petite église, avait résisté au temps, sans plus, on s'en accommodait.

Les premiers arrivés avaient défriché peu à peu, élargi ce qui au début n'était qu'une trouée dans la forêt. On appelait ces nouvelles terres les « novelis » que les habitants allaient retourner et ensemer pour en faire des lieux de vie.

Ils éviteraient d'abimer la forêt, source permanente de nourriture – gibiers, fruits, champignons... – mais aussi de bois pour les constructions et le chauffage. On disait « c'est le fleuron des biens ».

Cette forêt entourait Coye de tous côtés. Elle était aussi source de vénération et de crainte, siège de cultes païens et de légendes qui restaient vivaces. On disait que certains, partis à la cueillette, n'étaient jamais revenus. Mieux valait se méfier. Mais l'homme qui allait partir n'en avait cure. Cette volonté irrésistible qui le poussait vers la découverte était trop forte.

Il avait pris son bâton et sa besace et maintenant, par une belle matinée de juin, il avançait d'un bon pas vers l'orée des bois.

Il entra dans le sentier très large au début, qui allait en se resserrant pour n'être plus qu'un fil ténu de moins en moins fréquenté. Il fut surpris par la fraîcheur et l'obscurité mettant fin brutalement au soleil printanier. Les hautes futaies de chênes et de hêtres se réunissant de part et d'autre de la route formaient un véritable arc de triomphe, comme si cet accueil lui était particulièrement destiné.

Il s'habitua rapidement à cette lumière diffuse qui arrivait à percer le feuillage épais montant vers la canopée. Parfois le sentier perdait de sa visibilité, il arrivait à des croisements indécis avec des layons fréquentés par les grands animaux et qui finissaient dans des buissons ou des ronciers. De la forêt, il ne connaissait que son aspect « marchand ». Il



n'imaginait pas que les arbres puissent avoir leur propre vie. C'est en prêtant l'oreille qu'il allait découvrir un bruissement régulier, à peine perceptible, suivi de coups de vent montant comme des vagues à l'assaut des branches puis retombant dans une grande plénitude. Parfois, des branches gémissaient. Elles doivent avoir mal,

pensait-il de façon confuse, car tout cela était bien trop nouveau pour lui.

À d'autres moments les trembles agitaient leurs feuilles dans un bruit de crécelle, on aurait dit quelles annonçaient la fête. La vie était partout, on la devinait dans les fourrés cachant biches et cerfs, dans le chant des oiseaux, les battements d'ailes, le passage rapide d'un sanglier.

Il avait l'impression de mieux respirer, de s'emplir les poumons d'un air plus pur, plus léger, un air chargé d'une odeur qu'il ne pou-

vait définir : c'était un mélange de feuilles froissées et d'humus, de branches mortes pourrissantes.

Il marchait depuis longtemps en se demandant si cette forêt avait une fin. Quelle catastrophe ! S'il était obligé de revenir bredouille au village, il serait la risée de ses amis ! Cette idée le motiva à nouveau dans sa volonté de réussir. Et en effet, il devina assez loin devant lui une lumière qui marquait la fin de la forêt.

Un nouveau spectacle s'offrait à ses yeux. C'est alors qu'il découvrit à ses pieds des champs, des maisons, un clocher, quelque chose qui ressemblait au village de Coye, cerné à l'horizon par une nouvelle forêt sombre tranchant avec le ciel bleu, le vert et le jaune des prairies.

Il s'assit sur un banc près de l'église et sortit de son sac ce qu'il avait de nourriture. Il faisait beau, il but une grande rasade à la fontaine puis fit une sieste dans un pré à la sortie du village.

Qu'allait-il faire ? Ce lieu ressemblait tellement à celui qu'il avait quitté. Il devait aller plus loin. C'est bien le diable s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Mais savait-il bien ce qu'il souhaitait trouver, quel improbable Eden, ce paradis dont le curé de Coye faisait briller les couleurs ! Il n'en demandait pas tant, simplement quelque « novelis » encore vierge.

Il reprit sa besace et son bâton puis se dirigea vers une ouverture qui marquait l'entrée de la forêt. Le sentier ressemblait au précédent,

peut-être moins fourni en grands arbres : au-bépine, sureau cornouillers, coudriers, fusains, sorbiers... Le sol était marécageux avec de petites mares contenant des prêles et de l'euphorbe, des fougères à proximité. Une houle régulière passait dans les branches et accompagnait la marche de l'homme qui commençait à fatiguer.

Le temps s'assombrissait, la nuit allait venir et l'inquiétude le gagnait. Non ! Il n'avait pas peur mais se sentait abandonné, il fallait sortir au plus vite de la forêt.

Il poussa un soupir de soulagement quand il aperçut enfin l'ébauche d'une lumière plus vive annonçant l'orée du bois.

Malgré la fatigue, il courut à la découverte du nouveau décor. Enfin sa longue marche allait être récompensée. Un enthousiasme sans mesure le poussait vers l'avant. Il se sentait vraiment l'âme d'un découvreur.

Mais ce bonheur fut de courte durée.

Devant lui, des champs, des maisons entouraient une église aussi banale que celle de Coye. Le ciel n'avait pas d'autres couleurs, ni la forêt qui au fond de la plaine barrait l'horizon.

Il avança péniblement jusqu'au centre du village et s'assit sur un banc de pierre près de l'église en méditant sur son aventure.

Fallait-il partir si loin pour s'apercevoir à la fin que rien n'avait changé ?

Sans doute oui, sans cela comment le savoir ?



Maurice DELAIGUE

Coye-la-Forêt, décembre 2013